

SAMEDI 12 OCTOBRE

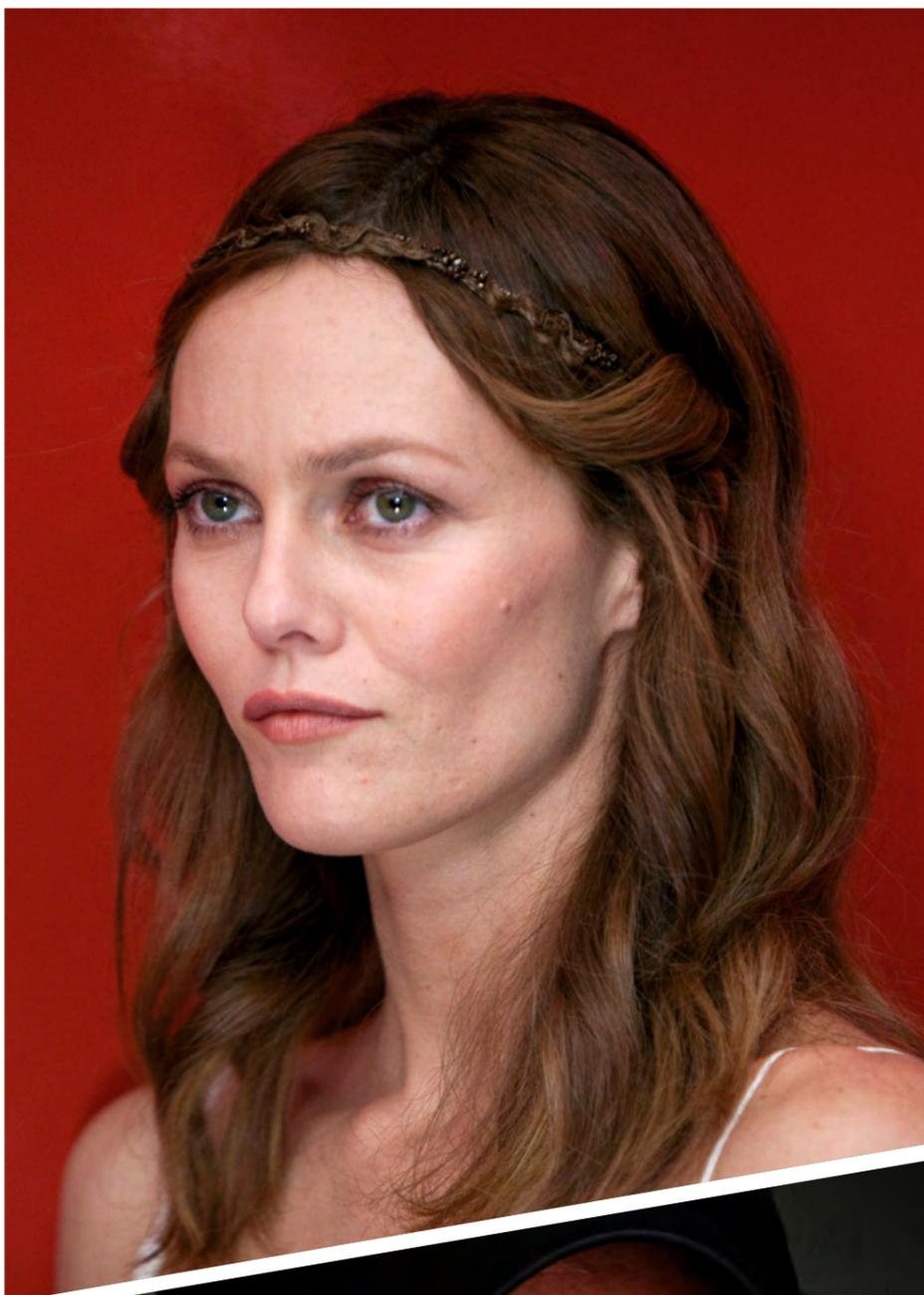
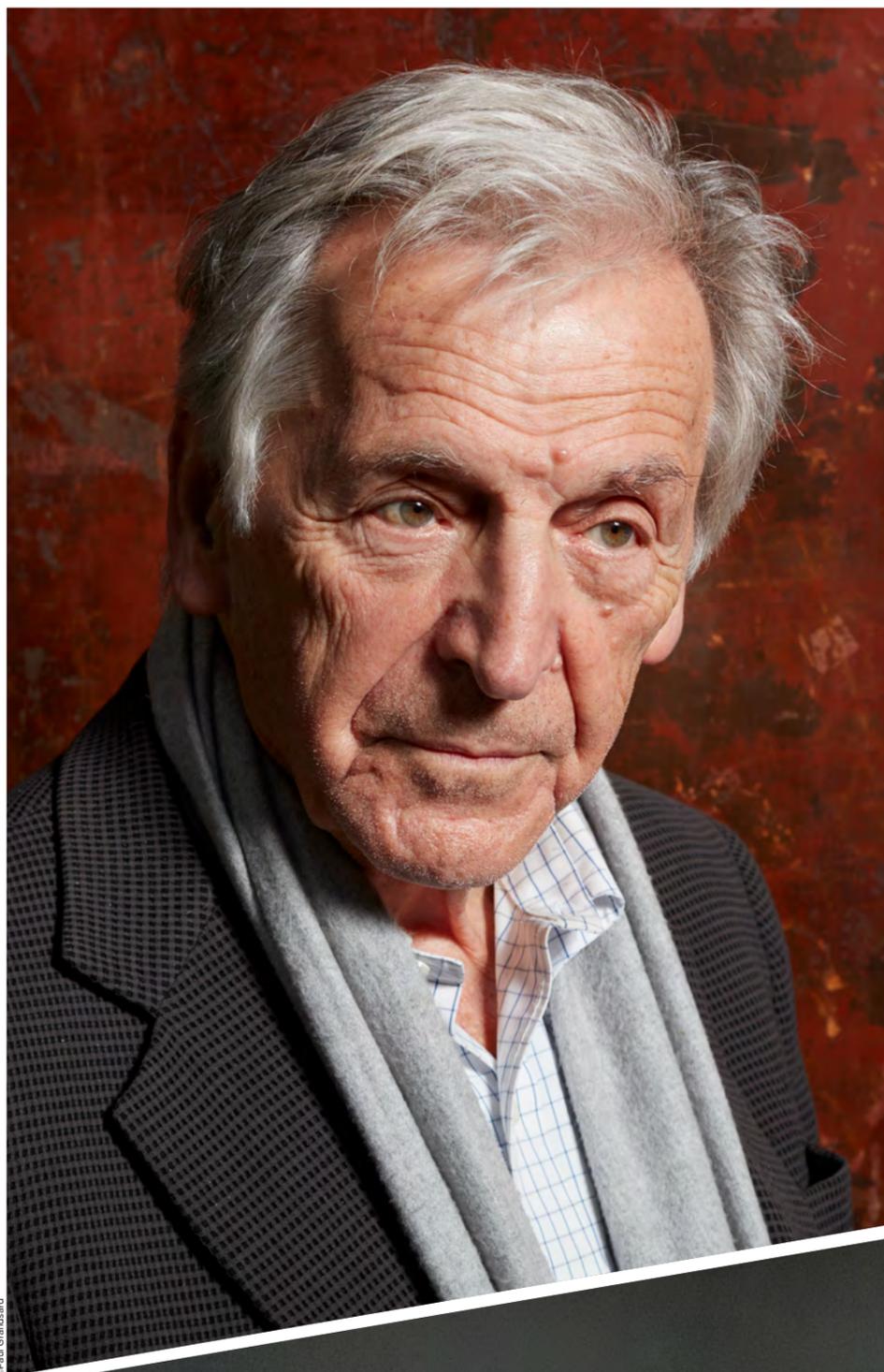
Le journal du Festival

LUMIÈRE 2024



« Le Cinématographe amuse le monde entier.
 Que pouvons-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté? » Louis Lumière

01



VANESSA PARADIS,
COSTA-GAVRAS,
BENICIO DEL TORO

**FÊTENT LES 15 ANS
DU FESTIVAL**

© Paul Grandard

© O. Chassignole

© Quad Films / DR

15 ans, déjà !

Cette année-là, 2009, oui, ce fut un coup d'envoi. Double, même. Celui, fictif, que Eastwood, premier prix Lumière, donna à Gerland d'un OL-Sochaux par ailleurs oubliable (défaite 0-2) ; et celui d'un festival qui ne durait que cinq jours, mais qui n'avait rien d'une esquisse : avec, entre autres, des films noirs rarissimes, la découverte du cinéaste coréen Shin Sang-ok et déjà un film de femme en la participation d'Agnès Varda à une oeuvre collective. Le tout, vu par un public curieux en passe de devenir fidèle. Le pli était déjà pris...

15 ans plus tard, nous voici à l'orée d'une riche et prometteuse seizième édition. 15 ans, ce n'est rien, tout au plus une adolescence ; et parfois c'est énorme, l'écart entre *L'Inhumaine* de L'Herbier et *Autant en emporte le vent*, donc du muet d'avant-garde au mélo planétaire en technicolor ; ou entre *Lisbonne Story* de Wenders et le premier *Avatar*, de la méfiance envers le numérique jusqu'à son triomphe.

En 15 ans, il s'en est passé, des choses, aussi, à Lyon : des salles combles pour des soirées festives et/ou émouvantes, à chaque fois uniques, des visites qui ne s'oublient pas, de Tarantino à Tim Burton, via Jane Fonda et Catherine Deneuve, un rituel d'admiration et de partage qui laisse les artistes ébahis devant la chaleur du public lyonnais, de la joie à chanter sous la pluie et des larmes sur la route de Madison. Bertrand Tavernier nous manque, mais on croit l'entendre encore s'émerveiller en racontant l'enfance d'Henri Decoin ou se livrer en érudit au vibrant hommage du prix Lumière.

2024 : pas sûr que, malgré son goût pour le foot, Isabelle Huppert aille jusqu'à Décines pousser les Gones. Mais tout le reste sera fidèle à une tradition établie et sans cesse enrichie : des créatrices et des créateurs admirés par un public désormais constitué de connaisseurs, une communion joyeuse, du plaisir partout, de l'émotion plein les yeux. On en reprend volontiers pour 15 ans supplémentaires. Et au-delà... — Aurélien Ferenczi



© Jean-Luc Mège Photographies / Institut Lumière 2009

UN COMPAGNON

Présent dès la première édition du festival, Aurélien Ferenczi a déployé toute son énergie pour faire partager combien voir ou revoir des films du patrimoine aidait à comprendre, voire expliquer la vie. Ambassadeur fervent pour présenter des films, amoureux du cinéma en petit frère de Bertrand Tavernier, Aurélien a aussi montré la grande importance d'écrire sur le cinéma. Il a récemment publié *Framboise, quelques hypothèses sur Françoise Dorléac*, un récit de fascination, merveilleux sur la comédienne, et à travers elle, pour un cinéma vivant et généreux. Depuis 2019, il dirigeait avec humour et une cinéphilie toujours curieuse, le quotidien Lumière. Il nous a quitté il y a quelques jours, nous laissant ses tous derniers textes. Nous le lirons toute la semaine. Nous lui dédions cette édition 2024, un peu avec lui, quand même. — L'équipe du Festival

> **FRAMBOISE, QUELQUES HYPOTHÈSES SUR FRANÇOISE DORLÉAC**, ÉD INSTITUT LUMIÈRE / ACTES SUD

FILM D'OUVERTURE



Un revenant de Christian-Jaque, 1946

Un revenant

Le festival fête ses 15 ans avec un film se déroulant à Lyon. Et un chef d'oeuvre d'ironie tendre qui doit beaucoup à un scénariste adoré de Bertrand Tavernier : Henri Jeanson.

Un homme revient dans la ville de son adolescence, Lyon. Devenu un artiste puissant et célèbre, il entend se venger avec une agressivité teintée d'ironie contre ceux qui jadis l'ont obligé à fuir les lieux. Inspiré d'un célèbre fait divers local, *Un revenant* est un portrait formidable de Lyon, son architecture impressionnante, sa bourgeoisie des soyeux, redoutable. On se souviendra longtemps de cette sublime séquence en voiture, traversant les quartiers de la ville, trébuchant une nostalgie très prenante quant à tout ce que les différents bâtiments symbolisent. Sur une musique très nostalgique d'Arthur Honegger, le cinéaste Christian-Jaque balance littéralement Louis Jouvet, tout en contrôle, dans ce rôle de Monte-Cristo moderne. L'acteur campe en effet un « revenant » à la morgue implacable, mais qui choisit l'humour plutôt que le tragique face aux fantômes de son passé merveilleusement étriqués et pathétiques. Face cette vieille génération mangée par l'argent et le souci de faire toujours prospérer l'entreprise par pur atavisme inconscient et relativement imaginaire, se dresse la jeunesse incarnée avec une candeur fougueuse par un François Périer formidable d'innocence qui rêve de devenir artiste. *Un revenant* n'est pas pour autant une histoire manichéenne, celle de la bourgeoisie confite face à un monde artistique au-dessus de tout matérialisme. Cette fine comédie aussi divertissante que passionnante est plus intrigante que cela car elle questionne mine de rien les êtres que fondamentalement nous sommes, la cruauté facile qui dort en chacun de nous et qu'il s'agirait de finalement savoir réfréner. Cela fait d'*Un revenant* une promenade acerbée, drôle, mais aussi tendre et intelligente grâce au ton donné par les dialogues admirables et tellement inventifs d'Henri Jeanson. « Tu es bien trop intelligent pour être de bonne foi » est une des répliques fabuleuses qui hante ce *Revenant*. — Virginie Apiou

SOIRÉE D'OUVERTURE

Un revenant de Christian-Jaque (1946, 1h40, VFSTA)

> **HALLE TONY GARNIER** Samedi 12 octobre, 18h

AUTRES SÉANCES

> **INSTITUT LUMIÈRE (HANGAR)** Vendredi 18 octobre, 16h30

> **LUMIÈRE TERREAUX** Dimanche 20 octobre, 11h

LEGENDE

Costa-Gavras, une vie de cinéma

C'est un cinéaste-citoyen du monde qui est honoré au festival Lumière cette année. En quelques films aujourd'hui cultes, **Costa-Gavras** éveille nos consciences.



©Romane Derbelen / Team Mège

Par où commencer ? Dire que c'est le cinéaste qui a refusé *Le Parrain*, projet que lui livrait sur un plateau le boss de la Paramount ? Que c'est l'homme qui a failli être président de son pays natal, la Grèce ? Qu'il a aussi connu intimement Salvador Allende, à quelques mois du putsch qui le renversa en 1973 ? Et que Kadhafi lui-même lui apporta un projet, écrit de sa main, qu'il s'empressa de refuser ? Costa-Gavras, 91 ans, a eu mille vies, qu'il raconte dans ses savoureux mémoires, *Va où il est impossible d'aller* (au Seuil). Il a traversé tous les soubresauts idéologiques et politiques de la deuxième partie du 20^e siècle et du début du 21^e, s'en est fait le témoin, lucide, engagé, mais jamais dogmatique.

L'expérience de l'injustice, il l'a faite très tôt : l'engagement anti-royaliste de son père lui interdit l'accès aux universités en Grèce ; le voilà débarquant à Paris, au milieu des années 50, détourné de tout autre chemin professionnel par la découverte émerveillée de la Cinémathèque

Française. Après des études à l'IDHEC, il devient assistant-réalisateur, grimant les échelons du métier, se rendant indispensable. Il travaille pour les grands du moment, Clouzot, René Clair, René Clément, grâce à qui il rencontre Simone Signoret. Sans doute la Nouvelle Vague bouillonne-t-elle déjà, mais Costa n'est pas de la bande (trop réac pour lui, par ailleurs). L'amitié qu'il noue avec Yves Montand et Simone Signoret, les plus grandes stars de l'époque, l'aide à monter son premier film, *Compartment tueurs* (1965) dans lequel jouent les deux comédiens, mais l'introduit surtout dans un cercle d'intellectuels particulièrement enrichissant.

La suite est une légende. C'est le film politique *Z*, écrit avec Jorge Semprún, qui lui vaut deux récompenses au festival de Cannes et l'Oscar du meilleur film étranger. Il y aura aussi *L'Aveu*, puis *État de siège* (1972), ou *Missing* (1982) Palme d'or à Cannes, qui font définitivement de

Gavras le grand cinéaste qui dénonce sans manichéisme tous les totalitarismes du 20^e siècle. Cette force de mettre en lumière les grandes violences de nos sociétés, il la retrouve dans les années 2000. Avec intelligence, il comprend que l'une des grandes tyrannies n'est plus seulement la politique frontale, mais celle plus torve de l'argent et ses dérives. Il signe quelques films sur le sujet dont *Le Capital* (2012).

Pour autant, Gavras n'est pas seulement un réalisateur citoyen du monde, aujourd'hui également Président de la Cinémathèque Française. A l'instar d'un Ken Loach, qu'il admire, il sait aussi ne pas oublier la part intime de la vie de ses personnages. Ce moment où il est temps de s'arrêter pour regarder l'autre, comme dans le très étonnant et bouleversant *Clair de femme* (1979), ou *Hanna K.* (1983), car oui Costa-Gavras est le grand cinéaste complet, que tout intéresse.

— A.F.

MASTER CLASS

Rencontre avec Costa-Gavras

> **PATHÉ BELLECOUR** Lundi 14 octobre, 11h
Traduction en langue des signes
Avec le soutien de Chanel

SÉANCES

Z de Costa-Gavras (1969, 2h07, VFSTA)

> **UGC CONFLUENCE** Dimanche 13 octobre, 11h15

> **PATHÉ BELLECOUR** Lundi 14 octobre, 10h45

> **INSTITUT LUMIÈRE (VILLA)** Jeudi 17 octobre, 20h30

> **COMEDIA** Samedi 19 octobre, 17h

L'Aveu de Costa-Gavras (1970, 2h19, VFSTA)

> **INSTITUT LUMIÈRE (HANGAR)** Dimanche 13 octobre, 14h30

> **COMEDIA** Mardi 15 octobre, 10h45

> **UGC CONFLUENCE** Mercredi 16 octobre, 21h

> **DÉCINES** Jeudi 17 octobre, 20h

Le Siècle de Costa-Gavras, épisodes 1, 2 et 3 de Yannick Kergoat (pour l'épisode 1 et 3) et Marie-Pierre Camus (pour l'épisode 2) (Série documentaire, 2024)

Episode 1 > **PATHÉ BELLECOUR** Lundi 14 octobre, 14h15

Episode 2 > **PATHÉ BELLECOUR** Dimanche 13 octobre, 19h

Episode 3 > **PATHÉ BELLECOUR** Lundi 14 octobre, 16h

AVANT-PREMIÈRE

Le Dernier souffle de Costa-Gavras (2024, 1h40)

> **PATHÉ BELLECOUR** Dimanche 13 octobre, 20h

Paradis pour tous

La star gracile a mené sa carrière avec force, de quoi trouver une place unique à l'écran comme à la scène. Le festival Lumière rend hommage à Vanessa Paradis.



L'Arnacoeur de Pascal Chaumeil, 2010

Accéder à la célébrité comme chanteuse à l'âge de 14 ans, puis faire son premier film en vedette à 16, est un privilège autant qu'une charge. Or Vanessa Paradis s'en est fort bien acquittée. Sans jamais se départir de son sourire tranquille. Adulée autant que décriée au début de sa phénoménale carrière, elle a survécu ainsi contre vents et marées, en prenant « tout simplement du plaisir dans ma vie » dit-elle.

Elle n'est plus apparue sur scène depuis 2019 et ses dernières sorties musicales se limitent à des participations aux albums de copains comme Etienne Daho. Discrète, mais avec un charisme intact. Au cinéma, elle poursuit son chemin ; avec parcimonie – nombre de seconds rôles – mais un invariable bon goût aussi, jusqu'à recevoir cet automne l'hommage que lui consacre Lyon. Il sera riche d'une poignée de films que le public garde en tête comme *La Fille sur le pont* (1999), *Café de Flore* (2011) et *L'Arnacoeur* (2010) vu à sa sortie par près de 4 millions de spectateurs.

Elle jure que, lorsqu'elle était enfant, « chanteuse ou actrice », elle ne se posait pas la question. Mais il y avait chez elle « le goût des comédies musicales » qui marie les deux. En mars 1989, elle n'a pas 17 ans et le taxi prénommé Joe à qui elle doit sa notoriété soudaine en radio n'est pas près d'arrêter son compteur. Revers de la médaille ? Une hostilité publico-médiatique dont Vanessa est alors la cible. L'actrice qu'elle n'est pas encore, va voler au secours de la chanteuse. Marceline Lenoir - agent de Juliette Binoche - entre autres - a pris en main

sa carrière et lui suggère de lire le scénario de *Noce Blanche*. Elle y incarnera une lycéenne paumée littéralement folle d'amour pour son prof de philo, Bruno Cremer. Le souvenir qu'elle en garde ? Sur le coup, le pire : un tournage « éprouvant » avec un Jean-Claude Brisseau « autoritaire » et « détestable » confie-t-elle à Première. « Plus jamais ». Et pourtant *Noce blanche* lui vaut laisser passer pour le public qui remplit les salles. 1 800 000 entrées et une sortie mondiale. Le César du meilleur espoir valide sa témérité. Paradis est aux anges.

Récemment, l'actrice est revenue sur son film de baptême en évoquant malgré tout l'affreux Brisseau comme « un très bon metteur en scène ». « Le film a modifié le regard qu'on portait sur moi comme jeune chanteuse. Les choses sont devenues plus vivables ». Elle privilégie alors la chanson et ce n'est que cinq ans plus tard qu'elle récidive pour Jean Becker. Il n'avait plus tourné depuis *L'Été meurtrier*. *Elisa*, c'est l'histoire d'une adolescente de la DDASS sur les traces du père. Elle dit « oui » sans même aller au bout de la lecture, « même si l'idée de tourner avec Gérard Depardieu [la] terrifiait ». Nouveau succès public, deux millions d'entrées. Côté chanson, elle poursuit son ascension. « Mais je n'ai pas besoin de choisir, c'est tellement magnifique de pouvoir passer de la musique au cinéma ».

En 1998, c'est la rencontre avec Patrice Leconte qui parvient à réunir Belmondo et Delon autour d'elle dans *Une chance sur deux*. Encore le portrait d'une femme enfant, courant après une figure

MASTER CLASS

Rencontre avec Vanessa Paradis
 > **PATHÉ BELLECOUR** Dim 13 octobre, 11h

SÉANCES

L'Arnacoeur de Pascal Chaumeil (2010, 1h45)
 > **PATHÉ BELLECOUR** Dim 13 octobre, 17h30
 > **UGC CONFLUENCE** Ven 18 octobre, 19h
 > **INSTITUT LUMIÈRE (VILLA)** Dim 20 octobre, 19h15
Café de Flore de Jean-Marc Vallée (2011, 2h)
 > **COMEDIA** Dimanche 13 octobre, 15h45
 > **INSTITUT LUMIÈRE (HANGAR)** Lundi 14 octobre, 14h30

La Fille sur le pont de Patrice Leconte (1999, 1h30)
 > **LUMIÈRE TERREAUX** Dim 13 octobre, 21h
 > **UGC CONFLUENCE** Lun 14 octobre, 10h45
 > **COMEDIA** Mardi 15 octobre, 16h30

paternelle. Mais Leconte c'est surtout *La Fille sur le pont*, tourné l'année suivante avec Daniel Auteuil. Un écrin en noir et blanc où son talent fracasse tout et ce, dès le monologue d'ouverture : huit minutes d'une intensité folle, qui valent tous les films que Vanessa Paradis n'a sans doute pas pu tourner à la suite, du fait de sa double carrière.

Mais elle n'en a pas fini avec le cinéma. Tandis qu'on annonce l'entrée en pré-production de *Trespassers* de Vanessa Filho (*Le Consentement*), on retrouvera en février dans *Histoire d'un mariage* d'Ann Le Ny avec laquelle elle a tourné *Cornouailles*. Un film d'un genre auquel elle ne s'est jamais frottée : un thriller vénéneux, où le personnage de Paradis promet l'enfer à celui que joue Omar Sy...
 — Carlos Gomez

Yasuzo Masumura, cinéaste au féminin

Yasuzo Masumara est le cinéaste des grands bouleversements. Pas étonnant qu'il soit crédité dans toutes ses bios de « précurseur de la Nouvelle Vague japonaise » qui se déroule entre 1950 et 1960, avec des réalisateurs comme Nagisa Oshima et Shohei Imamura, eux aussi très fantastiques-énervés. Né en 1924, Masumara explore ce qu'il y a de déliant, de profondément lyrique, et jusqu'au-boutiste dans la société de son pays à peine sortie de la seconde guerre mondiale, fracassée et vaincue.

Comme son œuvre très particulière et prolifique de 57 films réalisés entre 1957 et 1982, Masumara a un parcours inhabituel. Etudiant à Rome, il côtoie Antonioni, Fellini et Visconti, des cinéastes oversize très inspirés par les corps, et notamment pour certains, le corps féminin. De retour au Japon, Masumara livre lui aussi sa version de la vie de femmes, aux corps emportés par des sentiments poussés à leur paroxysme. « Les femmes sont plus humaines », dit-il, avant d'ajouter : « Les hommes vivent uniquement pour les femmes ».

Qu'il s'agisse de la passion lesbienne de *Confessions d'une épouse* (1961), de la femme accusée de donner intentionnellement la mort à son mari dans *Passion* (1964), ou de la prisonnière escaladant des corps géants de femmes créés par un artiste fou et aveugle dans *La Bête aveugle* (1969), ce sont des œuvres (restaurées en 4K, en vidéo dès maintenant, puis en salle en 2025, par The Jokers Films) traversées par l'excès et le courage. Ce sont des héroïnes qui se montrent et se racontent sans retenue, car elles n'ont pas le choix. Le cinéma de Masumara est en cela remarquable par sa subversion nécessaire, son graphisme splendide au service de la prise de liberté de certains individus, et particulièrement les femmes. Il s'agit d'aller au bout de soi-même, quel qu'en soit le prix, de façon personnelle si puissante, que cela en devient un cinéma de l'intime politique. — V.A.



La Bête aveugle de Yasuzo Masumura, 1969

SÉANCES

Confessions d'une épouse de Yasuzo Masumura (*Tsuma wa kokuhaku suru*, 1961, 1h32)
 > **INSTITUT LUMIÈRE (VILLA)** Samedi 12 octobre, 19h30
 > **PATHÉ BELLECOUR** Dimanche 13 octobre, 16h45
 > **UGC CONFLUENCE** Mercredi 16 octobre, 13h30

Passion de Yasuzo Masumura (Manji, 1964, 1h31)
 > **UGC CONFLUENCE** Lundi 14 octobre, 16h45
 > **INSTITUT LUMIÈRE (VILLA)** Jeudi 17 octobre, 18h15

La Bête aveugle de Yasuzo Masumura (Moju, 1969, 1h24, int -16ans)
 > **INSTITUT LUMIÈRE (HANGAR)** Lundi 14 octobre, 22h
 > **UGC CONFLUENCE** Jeudi 17 octobre, 19h15



SPECTATEUR

Benicio del Toro, acteur par K.O.

Grand ami et visiteur du festival depuis ses toutes premières éditions, il est aujourd'hui honoré par Lumière, tant pour sa filmographie irréductible, que pour sa cinéphilie internationale. **Benicio del Toro** est à Lyon !

MASTER CLASS

Rencontre avec Benicio del Toro
 > **PATHÉ BELLECOUR** Lundi 14 octobre, 15h
 Avec le soutien de Chanel

SÉANCES

Las Vegas Parano de Terry Gilliam (*Fear and Loathing in Las Vegas*, 1998, 1h58, int -12ans)
 > **COMEDIA** Dimanche 13 octobre, 21h
 > **PATHÉ BELLECOUR** Lundi 14 octobre, 16h45
 > **UGC CONFLUENCE** Mardi 15 octobre, 21h15
 > **PATHÉ VAISE** Dimanche 20 octobre, 16h30

Che, 1^{re} partie : L'Argentin de Steven Soderbergh (*Che: Part 1 - The Argentine*, 2008, 2h14)
 > **UGC CONFLUENCE** Dim 13 octobre, 14h45
 > **INSTITUT LUMIÈRE (HANGAR)** Ven 18 octobre, 19h

Che, 2^e partie : Guerilla de Steven Soderbergh (*Che: Part 2 - Guerilla*, 2008, 2h15)
 > **UGC CONFLUENCE** Dim 13 octobre, 17h45
 > **PATHÉ BELLECOUR** Samedi 19 octobre, 21h45

Jimmy P. (Psychothérapie d'un Indien des Plaines) d'Arnaud Desplechin (2013, 1h57)
 > **LUMIÈRE TERREAUX** Dim 20 octobre, 11h
 > **INSTITUT LUMIÈRE (VILLA)** Mer 16 octobre, 16h45

Sicario de Denis Villeneuve (2015, 2h02, int -12ans)
 > **INSTITUT LUMIÈRE (HANGAR)** Dim 13 octobre, 17h30
 > **UGC CONFLUENCE** Lundi 14 octobre, 20h30
 > **LUMIÈRE TERREAUX** Mardi 15 octobre, 21h

Fils d'avocats, il s'était rêvé peintre, basketteur, avant de se passionner pour l'art dramatique. « Une science » dit-il. Lyon, il connaît déjà. En 2011, il est venu présenter *L'Île nue* de Kaneto Shindô (1960). Une oeuvre minimale en noir et blanc, à la beauté saisissante, sans dialogue. L'un de ses films préférés. Il venait de boucler le tournage de *Savages* d'Oliver Stone (2012) et n'avait cette année-là rien d'autre à « vendre » que l'émotion et le plaisir que lui avait procuré des années plus tôt la découverte de ce bijou de cinémathèque au lyrisme terrassant. Le Festival rend ainsi hommage à un acteur qui est d'abord un sérieux cinéphile. Comptez sur lui pour aller se faire oublier au milieu des Lyonnais afin de découvrir les trésors de cette quinzième édition. De notre côté, on courra le voir ou le revoir dans *Las Vegas parano* de Terry Gilliam, l'un des quatre films choisis pour honorer sa présence.

Les premiers souvenirs de cinéma de Benicio del Toro le renvoient à son enfance portoricaine. Il a 6 ans lorsque son « viejo » comme il dit en parlant de son père, un avocat d'affaires, plutôt fan de westerns, l'emmène voir un James Bond, *L'Homme au pistolet d'or* (Guy Hamilton, 1974). Un jour il campera un « méchant » dans un autre James Bond - *Permis de tuer* (John Glen, 1989) -, il ne le sait pas encore. A 10 ans, c'est *Papillon* (Franklin J. Schaffner, 1973) avec Steve McQueen qui dit-il l'a « impressionné ». Il y avait de quoi à un si jeune âge. Tout comme l'impressionnait la liturgie qui entourait la séance, « cette sensation "d'être" au cinéma, entouré de monde, avec les gens qui font "chut" avant que la projection ne commence... »

Dans une famille d'avocats où prévalait l'amour du droit, le gamin est vite parti de travers. Il pratique le basket à un haut niveau jusqu'à ses 17 ans. Et bientôt il suit les cours de comédie de l'école Stella Adler de New York. « Après avoir vu une pièce à la fac, raconte-t-il au quotidien *El Pais*, j'ai découvert que le travail d'acteur ne consistait pas à crier et à gesticuler, - ce pour quoi j'étais très doué -, mais que c'était une science à part entière qui répond à des règles et suit un processus logique. Alors j'ai voulu creuser le sujet. Et je creuse encore. Je me sens comme un boxeur qui n'atteint jamais la perfection du coup final. »

L'animal est modeste. Car combien de fois a-t-il sonné la critique à coups de performances mémorables ? La première, dans *Usual Suspects* de Bryan Singer (1995) ; la suivante dans *Traffic* de Steven Soderbergh (2000) qui lui vaut l'Oscar du meilleur second rôle. Avec le même Soderbergh devenu un ami, Benicio del Toro, se surpassera dix ans plus tard en faisant revivre Ernesto Guevara dans *Che*. Sa composition se décomposera en une série de crochets et d'uppercuts qui laissera le jury du Festival de Cannes ébahi. Prix d'interprétation obtenu par K.O. « Le Che estimait qu'il fallait être fou pour être un révolutionnaire. Mais pour être un acteur aussi, » ironisait-il au moment de la sortie.

La confiance qu'il a en son art est totale. Au point que jouer les latinos furibards comme il l'a fait souvent ne le gêne pas, « tant que les personnages qu'on m'offre trouvent leur valeur dans la complexité ». Son rôle dans *Sicario* de Denis Villeneuve est un exemple. « Et puis être identifié comme latino est une fierté » répète-t-il. Il retourne régulièrement à Porto Rico et possède la double nationalité américaine et espagnole. « Je n'ai jamais travaillé avec Almodovar ; et j'aimerais bien ». — C. G.

À la recherche de la vérité



C'étaient des hommes de Fred Zinnemann, 1950

SÉANCES

C'étaient des hommes de Fred Zinnemann (*The Men*, 1950, 1h25)

> **INSTITUT LUMIÈRE (HANGAR)** Samedi 12 octobre, 10h45

> **UGC CONFLUENCE** Mardi 15 octobre, 14h

> **PATHÉ BELLECOUR** Mercredi 16 octobre, 19h15

> **LUMIÈRE TERREAUX** Jeudi 17 octobre, 19h15

Fred Zinnemann n'a eu de cesse d'insuffler du réalisme dans la machine hollywoodienne. Comme dans *C'étaient des hommes*, film sans fard sur des éclopés post-guerre mondiale.

« Il n'y a rien de nouveau ou d'exceptionnel dans l'idée d'employer des non-acteurs pour se jouer eux-mêmes à l'écran. Cela a été fait souvent dans le passé, dans les films de Robert Flaherty, par exemple, et nul doute qu'on le refera à l'avenir. » Le 8 juin 1950, quelques semaines avant la sortie américaine de *C'étaient des hommes*, Fred Zinnemann offre au *New York Times* un véritable discours de la méthode, plus néoréaliste qu'hollywoodien, rappelant d'emblée ce qui a ses yeux constituait sa plus grande influence artistique, le travail du cinéaste-explorateur Flaherty. Pour sa première collaboration avec le producteur Stanley Kramer, qui croit, lui aussi, que le cinéma doit explorer les problèmes du monde, Zinnemann s'attaque à un film-dossier : le sort des soldats rentrés paraplégiques du conflit mondial. Fidèle à son programme, le metteur en scène s'installe dans un hôpital

californien pour vétérans, se documente auprès d'un médecin spécialisé, interviewe avec son scénariste Carl Foreman des dizaines de patients, demande à son acteur principal, Marlon Brando, dont c'est le premier film, de passer un mois auprès des malades privés de leurs jambes.

Au-delà du dilemme abordé par le récit et vaillamment porté par Teresa Wright (peut-on être amoureuse d'un paraplégique ?), *C'étaient des hommes* (le titre original, *The Men* est nettement plus positif) est à son meilleur dans les scènes de groupe. La salle d'hôpital évoque alors la chambrée de la caserne ou du camp de prisonniers, que le cinéaste sait faire vivre de façon vraisemblable.

Après avoir pensé engager un acteur professionnel, Zinnemann choisit de donner un rôle secondaire important à un jeune patient d'origine mexicaine, Arthur Jurado, dont l'histoire personnelle ressemblait étrangement au personnage écrit par Foreman. « Vers la fin du tournage, raconte le cinéaste, il avait saisi quelques trucs d'acteur, notamment en observant Marlon Brando. Je suis content que le film soit presque terminé, me dit Brando : ce type est en train de me prendre toute la lumière... ».

— A.F.

PARTENARIAT

« Nous avons toujours tissé des liens privilégiés avec le cinéma. »

Emmanuel Gasnot, Président

Directeur Général de Dessange

International détaille les liens qui

unissent son groupe au festival

Lumière depuis quinze ans.

Quelle forme prend le partenariat entre Dessange et le festival Lumière ?

Si le festival Lumière célèbre l'héritage cinématographique, la Maison Dessange, elle, met à l'honneur son savoir-faire artisanal et son héritage dans l'univers de la coiffure. Les deux ont pour point commun la valorisation de la tradition, la qualité et l'excellence dans leurs

domaines respectifs. Chaque année, le festival Lumière permet à Dessange de réaffirmer son engagement et sa passion pour le cinéma. Pendant toute la durée du festival, les coiffeurs et maquilleurs studio Dessange ainsi que ceux des salons Dessange de Lyon œuvrent pour sublimer les artistes présents sur place.

Plus largement, quels sont les liens entre Dessange et le cinéma ?

Dès les années 60, Jacques Dessange, fondateur de la marque, a su tisser des liens privilégiés avec le monde du cinéma en coiffant les plus grandes stars de la planète. Ce lien fort et passionné entre Dessange et le cinéma

s'est naturellement consolidé au fil des années, positionnant la Maison comme un partenaire incontournable des festivals cinématographiques. Le cinéma et Dessange partagent une histoire et des valeurs communes : l'innovation, la créativité, et l'esthétique.

Quelle est votre meilleur souvenir du festival Lumière ?

Au-delà de la programmation toujours pointue, je prends toujours un grand plaisir lors de cette cérémonie d'ouverture à écouter les interventions de Thierry Frémaux, illustrées par des montages de films hommages absolument délicieux. Toujours un magnifique moment !

— Propos recueillis par M. A.

LE DOC DU JOUR



La vie de Chateau

Nourri au cinéma populaire, **Jérémy Fauchoux** a su partager sa passion. Coup de projecteur sur un homme de l'ombre du cinéma français.

LE SUJET : René Chateau (1939–2004), célèbre pour sa collaboration fructueuse avec Jean-Paul Belmondo, grand communicant mais aussi distributeur comblé des films de Bruce Lee, exploitant sur les grands boulevards parisiens et roi de la VHS de patrimoine. Un touche-à-tout comme on n'en fait plus beaucoup...

LA MÉTHODE : Chateau ne portait pas dans son cœur les journalistes, qui, globalement, méprisaient le cinéma qu'il défendait. Donc, peu d'interviews, à peine quelques documents visuels et sonores pour nous rappeler qui il était. Reste ses proches, y compris Brigitte Lahaie, qui a un temps partagé sa vie, pour raconter ses origines populaires, son goût à l'adolescence des stars américaines (il lance une revue baptisée *La Méthode* !), puis les petits boulots progressifs qui vont le conduire vers les hauteurs du cinéma business.

LE + : apprendre que c'est lui qui a organisé la sortie de *Bonnie and Clyde* et convaincu Serge Gainsbourg de consacrer aux deux héros du film une (magnifique) chanson ; découvrir sa science de l'affiche qui frappe, via sa collaboration avec René Ferracci puis des graphistes italiens : le nom et la gueule de Belmondo en énorme, c'est lui la vedette ! Cela fait aussi du bien de voir les arcanes d'un cinéma populaire qui attend peut-être sa réhabilitation critique : de fait, on a illico envie de revoir *Le Marginal*. — A.F.

SÉANCE

René Chateau : panthère noire et films cultes

de Jérémy Fauchoux (Documentaire, 2024, 52min)

> **INSTITUT LUMIÈRE (VILLA)** Samedi 12 octobre, 14h15

QUIZ DJANGO UNCHAINED (2012) de Quentin Tarantino

Prix Lumière 2013, Quentin Tarantino est venu plusieurs fois au festival pour présenter aussi les films des autres ! Cette année Lumière projette son 8^{ème} film, *Django Unchained* (2012), l'occasion de tester votre connaissance de cette œuvre essentielle !

1 *Django Unchained* est inspiré d'un autre personnage de western. De quelle nationalité ?

- A. Américaine
- B. Canadienne
- C. Italienne

2 Quel acteur a reçu l'Oscar du meilleur acteur dans un second rôle pour ce film ?

- A. Christopher Waltz
- B. Leonardo DiCaprio
- C. Samuel L. Jackson

3 Quel acteur a refusé le rôle-titre de Django ?

- A. Idris Elba
- B. Jamie Foxx
- C. Will Smith

4 Quel autre film sur l'esclavage est sorti au même moment ?

- A. *Lincoln* de Steven Spielberg.
- B. *Twelve Years a Slave* de Steve McQueen.
- C. *Emancipation* d'Antoine Fuqua.

5 Le costume bleu de Django est inspiré de quel peintre ?

- A. Joshua Reynolds
- B. Antoine Van Dyck
- C. Thomas Gainsborough

6 Quelle musique d'un compositeur adoré par Tarantino accompagne le film ?

- A. John Barry
- B. Ennio Morricone
- C. Georges Delerue

7 Quel comédien présent dans le film original *Django* joue également dans celui de Tarantino ?

- A. Jean-Louis Trintignant
- B. Franco Nero
- C. Lee Van Cleef

8 Le cheval du Docteur Schulz se prénomme ?

- A. Kurt
- B. Wolf
- C. Fritz

SÉANCES

Django Unchained de Quentin Tarantino (2012, 2h45, int -12 ans)

> **INSTITUT LUMIÈRE (HANGAR)**

Samedi 12 octobre, 20h30

> **UGC ASTORIA** Lundi 14 octobre, 20h

> **SAINT-PRIEST** Jeudi 17 octobre, 20h

> **UGC CONFLUENCE**

Samedi 19 octobre, 20h30

> **PATHÉ BELLECOUR**

Dim 20 octobre, 14h30

9 Leonardo DiCaprio s'est blessé sur le tournage en jouant la colère. Que s'est-il passé ?

- A. Il est tombé sur sa main
- B. Il s'est brûlé avec une arme
- C. Il a brisé un verre

10 Quelle légende allemande est racontée dans le film ?

- A. *Le Joueur de flûte*
- B. *Les animaux de Brême*
- C. *Les Nibelungen*

